

La question du corps dans la paranoïa¹

Croiser une expérience paranoïaque permet souvent de rencontrer du même geste la théorie qui l'élabore, qui la soutient ou qui la fonde ; dans cette rencontre bouleversante, l'autre que l'on devient alors pour le paranoïaque, l'autre qui vient parfois incarner, en corps, sa théorie, sera Flechsig pour Schreber, Freud pour Fliess, Lacan pour Aimée. La psychanalyse aura été à deux reprises l'autre d'une telle rencontre, l'autre qui « réussit là où le paranoïaque échoue », l'autre, peut-être, d'une « paranoïa réussie² ». Si Aimée initia le chemin de Lacan avec Freud, Fliess aura conduit Freud, bien avant le texte schreberien, à l'idée d'une libido limitée à sa composante homosexuelle comme condition de la paranoïa, idée surgie, disait Freud à Jung, de sa propre relation avec Fliess : « mon ami d'alors Fliess a développé une belle paranoïa après s'être débarrassé de son penchant pour moi, qui n'était certes pas mince³ ». Une expérience dont se fait ainsi la théorie, met en jeu le corps. L'« érotomanie mortifiante » dont Flechsig fut l'objet l'impliquait comme tel dans la relation au paranoïaque. Le délire de persécution que Ruth Mac Brunswick contraind à se manifester dans le transfert, la propose comme objet de la jalousie et de la persécution de sa patiente ; transformer la psychose de cette femme en psychose de transfert permettra à la liaison homosexuelle de la libido de transfert d'éclairer, malgré les résistances, la projection de l'ancienne colère contre la sœur.

En articulant théorie et expérience du corps, l'élaboration freudienne de la pulsion la distribue sur trois voies, active, passive et réfléchie, et en trois temps ; au troisième temps de la réversion fondamentale de son parcours, quand se ferme le retour en circuit de la pulsion, apparaît dit Freud un *neues Subjekt*⁴, un nouveau sujet ; « non pas qu'il y en aurait déjà un, à savoir le sujet de la pulsion, mais qu'il est nouveau de voir apparaître un sujet⁵ ». Ce sujet pensant, ce sujet mental, naît du retour sur le propre bord de la pulsion d'où elle prend sa source, se refermant sur le vide d'objet (et sa permutabilité), et contournant un objet éternellement manquant ; sur ce même bord se manifeste la tension pulsionnelle sur le mode d'un sujet « acéphale⁶ », en quelque sorte le sujet des

¹ Contribution à la demi-journée clinique « Sur la paranoïa » du 31 mai 2008 à Paris

² J. Lacan, « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 875.

³ S. Freud, C.-G. Jung, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1992, lettre du 17 février 1908.

⁴ S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

⁵ J. Lacan, *Séminaire XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 162.

⁶ *Ibidem*, p.165.

forces organiques et biologiques (pour Freud). La topologie embryologique des béances naturelles rappelle celle des béances en jeu dans l'appareil corporel (Lacan), indiquant une certaine intimité de la pulsion (partielle) au corps entier, sur fond de la question de la jouissance : la pulsion est chez Freud la première approche de la jouissance avant que son nom de jouissance ne s'écrive chez Lacan.

Transformation en femme

Comment poser la question du corps (et de la jouissance) face à la thèse classique de la paranoïa, qui vaut pour Schreber comme pour la patiente de Ruth : paranoïa égale homosexualité + défense + délire de persécution, la défense opérant une fixation (et non une régression) avec inhibition du développement ? Chez Schreber la transformation de son corps en corps de femme, transformation qui accompagne la théorie délirante comme sa doublure, règle la question.

Ainsi se perpétua le complot dirigé contre moi (à peu près vers mars ou avril 1894), qui visait, une fois qu'aurait été reconnu ou admis le caractère incurable de ma maladie nerveuse, à me livrer à un homme de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée, cependant que mon corps changé en corps de femme à la faveur d'une interprétation ambiguë du dynamisme immanent à l'ordre de l'univers dont j'ai parlé plus haut, cependant que mon corps, donc, aurait été livré à cet homme, en vue d'abus sexuels, pour être ensuite tout bonnement « laissé en plan » (*liegen gelassen*) c'est-à-dire sans doute abandonné à la putréfaction⁷.

La réconciliation de Schreber (sa *Versöhnung*) avec l'*Entmannung*, l'émasculatation qui lui était réclamée afin de le transformer en femme, va fixer le délire dans sa forme définitive. Ce sont les rayons divins, ou nerfs de Dieu, qui ont procédé à cette éviration et à la régénération du corps de Schreber ; leur fine trame qui court sous la peau de Schreber le raccorde à Dieu. Freud y voyait une métaphore (une anticipation ?) de sa théorie de l'énergie libidinale. La « volupté de clair de lune » que Schreber une fois transformé est contraint de donner à Dieu sort de ce « magasin de rayons » qu'elle rive à Schreber.

Les nerfs qu'il a absorbés ont pris dans son corps le caractère de nerfs de volupté féminine, et ont donné à son corps un caractère plus ou moins féminin, à sa peau en particulier la douceur particulière au sexe féminin. S'il exerce une légère pression de la main sur un point quelconque de son corps, il sent, sous la surface de la peau, ces nerfs, telle une trame faite de fils ou de petites ficelles ; on les rencontre particulièrement sur la poitrine, là où se trouvent chez la femme les seins[...] Il le sait de façon certaine : cette trame, d'après son origine, n'est rien d'autre que de ci-devant nerfs de Dieu [...] ⁸.

⁷ D.-P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975, p. 61.

⁸ S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1966, p. 282.

Cette idée délirante d'une transformation en femme est, dit Freud, à la fois le premier germe du système délirant et la seule part du délire qui survécut à la guérison⁹ : Dieu lui-même, pour sa propre satisfaction, réclamait de lui la féminité et la procréation d'une nouvelle humanité. D'autres éléments conjuguent cette féminisation : le *liegenlassen*, ce « plan conçu en vue de perpétrer sur moi le meurtre d'âme et de livrer mon corps à l'encan comme celui d'une putain féminine¹⁰ », la moquerie des voix et leurs injures sexuelles, le droit de se moquer de Dieu qui est un idiot (caractéristique féminine pour Freud), un travestissement tardif¹¹, les nerfs sexuels¹², la sensation éprouvée par deux fois dans la clinique de Flechsig d'avoir des organes génitaux féminins et de sentir un embryon humain¹³. Et surtout l'exigence de Dieu de trouver la volupté d'âme chez Schreber, redoublait le devoir de Schreber de cultiver une jouissance ininterrompue, celle de la sensibilité sexuelle d'une femme, de la femme de Dieu, de sa promise¹⁴.

Cette relation érotique perpétuelle entre Schreber et Dieu n'a rien d'une expérience mystique, c'est une relation « comme avec un organisme vivant », comme avec un corps, mais avec un corps dont l'altérité s'altère et se dégrade peu à peu pour se féminiser, prise à son propre jeu d'aimer trop Schreber¹⁵. S'il n'y a de rapport sexuel qu'avec Dieu¹⁶, disait Lacan à propos du paranoïaque, même avec Dieu ça n'a pas vraiment l'air de marcher. Le Dieu de Schreber qui lui promet pourtant d'être la mère d'une future humanité, n'est-il finalement qu'un double exigü, tel cet « autre cadavre lépreux » que conduit le cadavre lépreux que devint Schreber lui-même, réduit à la confrontation à son double psychique, rendant patente dit Lacan « la régression topique [...] au stade du miroir pour autant que la relation à l'autre spéculaire s'y réduit à son tranchant mortel¹⁷ » ?

Racines libidinales de la paranoïa

Mais s'agit-il d'un double psychique (spéculaire) ou bien d'une doublure corporelle (narcissique) ? L'interprétation paranoïaque, qui est toujours centripète, polarisée sur le sujet, se fonde souvent sur les sensations cénesthésiques, qu'elles soient d'origine organique ou névropathique, ou même

⁹ *Ibidem*, p. 272.

¹⁰ D.-P. Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 63.

¹¹ S. Freud, « Remarques... », *op. cit.*, p. 272.

¹² *Ibidem*, note 1, p. 273.

¹³ *Ibidem*, note 2, p. 282.

¹⁴ *Ibidem*, p. 281.

¹⁵ J. Lacan, *Séminaire III. Les psychoses*, Paris, Seuil, p.79-80.

¹⁶ J. Lacan, *Séminaire R.S.I.*, inédit, séance du 8 avril 1975.

¹⁷ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op. cit.*, p. 568.

normales¹⁸ ; ces sensations organisent-elles le délire ou bien en sont-elles la doublure perceptive, réelle ? La patiente de Ruth ressentait un courant électrique dans la tête (interprété par Ruth comme un déplacement de la sensation orgastique, dans la série des signes hystériques d'identification à sa sœur folle, crises de fureur avec bourdonnement dans la tête, sensation d'yeux grossis et sortant des orbites, disparition du monde extérieur). Mais, plutôt que d'hystérie, il s'agit, dit Ruth, des racines libidinales du délire de persécution, à repérer dans l'érotique anale et le plaisir masochiste (les crises de fureur s'associent à un orgasme anal d'enfant) ; et c'est la fixation pathogène à la sœur (onanisme précoce en commun) qui a fait basculer la patiente dans la paranoïa. D'ailleurs c'est la fixation à cette soeur phallique et non une régression narcissique, qui a rendu possible le transfert.

Les sensations cénesthésiques douloureuses qu'éprouvent certains patients paranoïaques, partialisent le corps qu'affecte alors non pas le signifiant mais la matérialisation d'une idée, d'une abstraction ou d'un chiffre (sensation d'une cascade de cailloux), ou bien d'un fantasme homosexuel (sensation d'un pénis dans le derrière). Ces phénomènes cénesthésiques témoignent d'une fracture de la ligne de partage entre perception et pensée. À peine pensée, l'idée est devenue perception (la haine des femmes devient un urticaire géant) ; même pas représenté, le fantasme est devenu sensation sexuelle. La perception corporelle devient ainsi doublure de la pensée, ou le délire doublure de la perception. Doublure ou plutôt mise en continuité. L'interprétation ou la construction de l'analyste doit, de même, traverser la ligne de partage entre pensée et perception mais dans l'autre sens ; elle doit être d'abord perçue, être investie comme mot entendu au-dehors, pour ensuite devenir mentale au-dedans.

Dans cette doublure, font effraction le vu et l'entendu. La volupté de la patiente de Ruth à écouter la voix de l'analyste confirme la prédominance de l'entendu dans la paranoïa pour Freud qui lie le visuel à la régression. Pourtant chez cette patiente, fixée à l'enfance et non pas régressée, les images et la remémoration visuelle étaient prévalentes, comme chez les enfants qui dessinent ce qu'ils ne peuvent dire, comme Schreber qui avait pour seule consolation dans le « désert infini de son existence si uniforme », seulement peuplée du papotage insane des voix, la visualisation et le dessin. « Dessiner » lui permettait de susciter des images (souvenirs, mais aussi abstractions ou objets irréels), et de les rendre visibles aussi bien à l'intérieur de sa tête qu'à l'extérieur. Une façon de renforcer le bord imaginaire du réel de la jouissance.

Je peux [...] donner à moi-même et donner aux rayons l'impression que mon corps est pourvu de seins et d'attributs du sexe féminin. Ainsi, dessiner un derrière de femme à mon corps — *honni soit qui mal y pense* — est à ce point

¹⁸ J. Lacan, « Structure des psychoses paranoïaques », *Semaine des Hôpitaux de Paris*, n° 14, 1931 ; *Ornicar ?* n° 44, p. 10.

devenu une habitude pour moi, que je le fais presque automatiquement chaque fois que je vais me pencher¹⁹.

Métapsychologie

Comment distinguer (mais faut-il le faire dans la paranoïa ?) les sensations corporelles liées à un orifice pulsionnel (vu, entendu, orgasme anal), et les sensations cénesthésiques (sensations électriques chez la patiente de Ruth, trame des nerfs de Dieu sous la peau chez Schreber) qui érotisent un corporel indifférencié ? Elles se confondront dans les « cas impurs » de paranoïa dont parle Freud, où se mélangent le retour de la libido sur le corps propre et le délire d'objet projeté ; dans ces cas impurs, la libido est divisée au moment de son retour dû à l'échec du refoulement, une partie se tournant vers l'autoérotisme, tandis qu'une autre cherche l'objet qui est traité comme une perception. Éprouvée, cette perception permet de récupérer l'objet qui avait été désinvesti (c'est-à-dire perdu) : on le perçoit, on le sent, donc on l'a de nouveau ; il est retrouvé. L'idée délirante qu'était devenue la perception se fait plus pressante, la contradiction à son endroit plus violente, la réalité est à nouveau rejetée, et le refoulement devient *Verwerfung*²⁰. Mais si la paranoïa est « pure », le refoulement échoue complètement, la libido, en investissant l'objet et le « désir d'objet projeté » devenu perception, produit des idées délirantes et se change en croyance ; l'autoérotisme ne parvient pas à se constituer complètement, et les sensations s'y confondent moins que dans les cas impurs. Le retrait d'investissement libidinal, resté la plupart du temps partiel dans la paranoïa²¹ (il ne porte en effet que sur la composante homosexuelle, comme on le voit dans la relation de Freud avec Fliess ou chez la patiente de Ruth), peut affecter le monde lui-même qui s'anéantit pour le sujet. Une telle expérience d'anéantissement a précédé la *Versöhnung* de Schreber : détachée du monde, la libido plonge Schreber dans l'expérience de sa fin, celle d'« un grand trou dans le temps creusé dans l'histoire de l'humanité » et de l'extinction de toutes les horloges. « Une modification intérieure profonde s'est néanmoins accomplie²² », même si l'aspect extérieur du monde n'a que peu changé. L'annonce de la propre mort de Schreber lue dans le journal en février 1894, n'est-elle pas le vrai ressort du renversement de sa position d'indignation vis-à-vis de l'éviration ? Car, dans l'intervalle, le sujet était mort²³, et la modification intérieure profonde accomplie.

Récupérer l'*objet* perdu (désinvesti) par la libido grâce à la perception, c'est en somme le récupérer grâce au corps, grâce à l'extrémité perceptive de

¹⁹ D.-P. Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*

²⁰ S. Freud, C.-G. Jung, *Correspondance*, *op. cit.*, lettres de mai-juin 1907.

²¹ *Ibidem.*

²² Schreber, *Mémoires*, *op. cit.*, p.81.

²³ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op. cit.*, p.567.

l'appareil psychique qui se noue au corps, c'est mettre en continuité le corps réel et la perception en fixant la jouissance du corps. Freud nommera projection ce mode de défense. On voit l'écart entre cet « objet » freudien (la quantité de libido) qui est investissement du corps dans son entier, et l'objet pulsionnel pris dans la série des objets partiels. La projection *met au-dehors des perceptions du dedans*, elle « explicite le point de rupture dans la structure du monde extérieur, comblé par la pièce rapportée du fantasme²⁴ ». Au-delà de la ligne de fracture entre perception et conscience, l'objet devient perception ; mais le mot, qui garde une connexion « gelée » à l'objet, devient lui aussi perception : solide et matériel dans l'esprit, aussi lourd qu'une pierre dans sa chute. L'expérience intérieure de sentiments devient expérience d'une extériorisation de pulsions qui prennent pour support des organes et qui se présentent au sujet comme des étrangers venus d'ailleurs. On croit en leur réalité, on croit en leur immutabilité.

Si l'idée devient perception, c'est que la libido s'en est d'abord détachée ; d'intérieure, elle devient extérieure sous forme de perception (ce sont les curieuses sensations cénesthésiques des paranoïaques). Quant à la libido ainsi désarrimée, ainsi détachée de l'idée intérieure, elle revient ensuite récupérer l'objet au-dehors en s'imposant aux perceptions qu'est devenu l'objet. Quelque chose apparaît donc au dehors, qui a son ressort au-dedans du sujet²⁵ ; et la perception endogène de ce retrait d'investissement se traduit en hostilité envers l'objet (ou en résistance envers l'analyste). Car la marque de la projection sur l'affect qui chargeait l'idée intérieure, c'est son inversion²⁶ ; l'intervention de l'analyste devra utiliser cette inversion afin que d'abord entendue à l'extérieur, elle devienne intérieure et mentale. Parce que la libido refoulée se change en croyance, il lui faudra se servir des voies libidinales de la certitude délirante pour obtenir l'adhésion à ce qu'il avance.

Le transfert paranoïaque, rendu possible par la division de la libido qui ne se retire pas toute sur le corps propre mais s'investit en partie sur la représentation ou l'objet projeté, peut permettre de traquer l'idée délirante à son émergence, au moment où elle devient perception, et d'en défaire la fixation libidinale, comme le faisait Ruth. Mais parfois, si le corps tout entier est mobilisé par cette fixation, il est plus difficile à l'analyste d'intervenir sans être « gelé » dans la persécution. On ne peut alors prendre appui que sur la perception endopsychique des processus mentaux, à condition d'éviter de s'y laisser inclure (geler) comme autre de la persécution. L'analyste se situera comme petit autre, double psychique, et non pas comme Autre de la jouissance que le paranoïaque sait parfaitement situer, soit dans son propre corps. C'est même son seul accès à l'altérité.

²⁴ J. Lacan, *Séminaire III. Les psychoses*, op. cit., p. 57.

²⁵ *Ibidem*, p. 166.

²⁶ S. Freud, C.-G. Jung, *Correspondance*, op. cit., Lettre de Freud à Jung du 20 avril 1907.

Jouissance

Ainsi le sujet Schreber, sujet verbal qui écrit ses *Mémoires*, qui argumente et élabore cette « perception endopsychique de ses processus mentaux²⁷ », ne fait-il pas la théorie de l'expérience du sujet Schreber de la perception corporelle, de la transformation corporelle, de sa perception du dedans mise dehors ? Le premier a-t-il quelque rapport avec ce *neues Subjekt* de la pulsion ? Le second en a-t-il un avec la jouissance, entendue comme jouissance du corps, voire pure perception douloureuse ou voluptueuse de ce corps, investissement libidinal du corps ? La cure de la patiente de Ruth n'est-elle pas une élaboration mentale des racines libidinales du délire de persécution, permettant de défaire la fixation.

Rapprocher, à partir de Freud, le sujet Schreber qui écrit et le sujet de la pulsion peut-il éclairer le « sujet de la jouissance²⁸ » dont Lacan parle dans sa « Présentation » ? Ce rapprochement est-il une mise en continuité ? La paranoïa, dit Lacan, identifie la jouissance de l'Autre²⁹, JA, soit l'Autre divin jouissant de Schreber, ou la sœur phallique jouissant de la patiente de Ruth. Donner support à ce que Dieu ou l'Autre jouisse de son « être passivé », c'est donner support à cette jouissance, avec pour condition le maintien de « l'être de la signifiante » et de la « cogitation articulée » dans « la jouissance du corps³⁰ ». Ce maintien met les trois consistances en continuité, dans ce noeud trèfle particulier qui supporte le sujet dans la paranoïa.

Si « la paranoïa c'est un engluement imaginaire, la voix qui sonorise, le regard qui devient prévalent³¹ », cet engluement montre la solidarité du corps avec ses propres béances et les orifices qui constituent les différents objets qui l'occupent, sa solidarité avec la vision, l'odorat, le ronron, le bruit de l'huître, solidarité d'une substance jouissante³². La paranoïa est une congélation du désir ajoute Lacan. Mais la jouissance du corps n'est pas seulement jouissance de chat ou d'huître, elle est jouissance de l'Autre au sens où l'Autre symbolise le corps ; si la paranoïa identifie cette jouissance de l'Autre, ce n'est pas comme *jouir du corps*, mais comme *jouir de l'Autre* au sens génitif, voire sadien ; on ne peut jouir d'un corps qu'à le couper en morceaux. En ce sens, la paranoïa donne corps à cette jouissance absente³³. Ce donner corps participe d'une mise en

²⁷ S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 321.

²⁸ J. Lacan, « Présentation des *Mémoires d'un névropathe*, *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 215.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ *Ibidem*, p. 67.

³¹ J. Lacan, *R.S.I.*, inédit, 8 avril 1975.

³² J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 27.

³³ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, avril 1977, p. 12.

continuité du réel qu'habitent les corps, et de l'imaginaire de ces corps qui rêvent. L'identification de la jouissance de l'Autre, enserrée dans R-I, comporte paradoxalement chez le sujet une absence de l'altérité. C'est dans cet écart exigu entre l'absence d'altérité et la jouissance du corps comme seul accès à une altérité, que doit travailler l'analyste. Si la psychose paranoïaque consiste en ce que l'imaginaire, le symbolique et le réel sont une seule et même consistance³⁴, comme l'idée et la perception dans la projection sont une même consistance, cette consistance est-elle imaginaire, réelle ou symbolique, puisque chaque rond du nouage triple qui supporte le sujet participe des trois consistances ? Selon le cas, on aura affaire à un délire, à un caractère (une personnalité) ou à un réseau interprétatif. Chaque fois le travail de l'analyste sera différent, parce que chaque fois c'est une consistance différente qu'il sera amené à « incarner » : soit une théorie différente.

³⁴ J. Lacan, *Séminaire XXIII. Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, séance du 16 décembre 1975, p. 53.